Sous le feuillage: Jonas

30 juillet 2023
Temple de Sion
Sara Schulthess

Référence(s)

Jonas Chapitre 3 Versets 10
Jonas Chapitre 4 Versets 1 à 11
Matthieu Chapitre 13 Versets 31 à 32

Prédication

Pendant mes vacances, j'ai pensé à Jonas quand j'ai pris le temps de faire quelque chose que je n'avais plus fait depuis longtemps : me coucher dans l'herbe, à l'ombre d'un arbre, et regarder, écouter, sentir. Regarder au-dessus de moi les branches se balancer doucement et le feuillage se détacher à contre-jour sur le bleu du ciel ; écouter le bruissement de ces mille et une feuilles qui s'agitent au vent ; sentir le soleil percer à travers celles-ci et réchauffer la peau avant de disparaître à nouveau, laissant place à la fraîcheur bienvenue de l'ombre, qui appelle au repos.

Oui, le repos, car sous cet arbre, c'était vraiment les vacances, c'est-à-dire le vide : le vide de l'esprit, l'oubli, que l'on sait pourtant temporaire, des soucis du quotidien, des tâches mises en attente, du travail, de la liste des choses à faire qui n'en finit jamais de s'allonger.

Je peux m'imaginer que c'est quelque chose de similaire qu'a ressenti Jonas, à l'ombre de son arbre miraculeux, enfin, de son arbrisseau plutôt. La traduction française entendue parle en effet d'un ricin. J'avoue que j'ai dû regarder sur internet à quoi ça ressemble ! Eh bien, il s'agit d'une plante herbacée et non d'un arbre, mais celle-ci peut quand même atteindre – merci Wikipédia – 5 mètres, voire 10 mètres dans son milieu d'origine. Un ricin, donc, mais notons qu'il y a en fait, ici aussi, comme dans la parabole de la moutarde commentée dimanche dernier dans ce même lieu, qu'il y a de l'incertitude botanique quant à cette plante que Dieu a fait pousser, en une nuit,

au-dessus de Jonas – le nom de la plante n'apparaissant que dans ce petit livre prophétique.

Les traditions ont généralement opté pour le ricin, d'autres fois pour la courge, à cause sa rapidité à pousser. La Bible d'Ostervald, elle, a préféré garder le mot hébreu d'origine, le « kikayon » – un mot qui finira d'ailleurs par passer dans le dialecte neuchâtelois, le « quiquageon » désignant une cabane ou un kiosque au fond du jardin, où, comme Jonas, il est possible de profiter de l'ombre et du frais lorsque que l'été se fait pesant.

Car plus que la variété de plante, c'est bien son ombre qui est importante ici, l'ombre bienfaisante, réparatrice, qui offre à Jonas le repos, le vide de l'esprit.

Oubliés pour un temps son refus de devenir prophète, sa fuite à Tarsis, la deuxième chance donnée par Dieu et toutes ses responsabilités qui s'ensuivent.

Oubliées pour un temps son entrée dans Ninive, sa fréquentation de ses habitants si mauvais, si païens, si impurs, si différents.

Oublié pour un temps ce Dieu qui change d'avis, qui abandonne son prophète, et avec lui, tout son peuple.

Oublié pour un temps le visage des Ninivites qui apparaissent à Jonas quand grandit en lui le secret et honteux espoir que Dieu correspondrait à sa vision « à lui », c'est-à-dire celle d'un Dieu qui finirait par détruire Ninive.

Car c'est bien de cela, dont il s'agit, ce qui fait bouillir Jonas de colère, ce qui l'énerve au point de se prendre pour le prophète Elie dans le désert et de souhaiter la mort : Dieu n'est pas fiable.

Il avait promis la compassion et la miséricorde à son peuple, Israël, et la destruction à ses ennemis, dont les Assyriens et leur capitale Ninive font clairement partie. Comment peut-il à la fois épargner les ennemis de Jérusalem, et sauver cette même Jérusalem ? Où est-elle passée, sa fidélité ? Et si on ne peut plus se fier à Dieu, alors, à qui peut-on se fier ?

Mais à l'ombre du kikayon, Jonas, pour un temps, s'arrête, souffle, se permet une pause dans ce bourdonnement de colère. Ces vacances seront de courte durée : le lendemain, la plante est morte, son feuillage s'est desséché et le soleil tape encore

plus fort. La colère est de retour. Alors à nouveau, Jonas demande la mort.

A ce moment, on sent que Jonas a en quelque sorte touché le fond, touché le fond de sa colère ; il est arrivé dans une impasse, il doit oser un regard en arrière pour en sortir. Et là, Dieu l'attend, Dieu l'attend pour lui donner des explications, pour l'aider à comprendre ce qu'il se passe, ou dit plus simplement, pour lui donner une leçon.

Les commentateurs soulignent souvent le caractère simple et moral du livre de Jonas, que l'on compare à une parabole, ou encore à une fable, vu les détails à la fois communs et extraordinaires qui l'habitent : du gros poisson avaleur de prophète au petit ver mangeur de ricin de ce dernier chapitre. Ce qui n'enlève rien au sérieux de son message, comme le dit le théologien Jean-Marc Babut : « La vérité du livre de Jonas est […] à découvrir dans la 'moralité' de l'histoire racontée plus que dans les détails surnaturels adoptés par le récit lui-même. »

Personnellement, ce à quoi la relecture de ces versets m'a fait penser, ce n'est pas au corbeau et au renard, ou encore à la cigale et la fourmi, mais plutôt à une scène bien plus commune : celle d'un petit enfant qui se met en colère. J'imagine que je réagis ainsi parce que cela fait écho à mon quotidien, rempli des crises variées qu'offre un enfant de deux ans ! Mais vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de très enfantin dans ce Jonas qui fait des colères et qui s'éloigne pour bouder ? Et en miroir, n'y a-t-il pas quelque chose de très maternel, ou paternel, dans ce Dieu qui, comme un parent, cherche à aider Jonas à dépasser cette colère ?

« Fais-tu bien de t'irriter à cause du ricin ? », demande Dieu. « Tu as pitié du ricin qui ne t'a coûté aucune peine ? Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville ? »

Nous ne sommes pas très loin du parent qui s'agenouille à la place de jeux, auprès de son enfant qui tape du pied et du poing après avoir été contrarié : « Je comprends, mon chéri, que tu sois fâché de ne pas pouvoir rester sur la balançoire ; mais tu vois, il y a beaucoup d'enfants sur la place de jeux, il faut laisser ta place un moment, et plus tard, ça sera de nouveau ton tour… »

Bon, vous allez me dire qu'une histoire de place de jeux et de balançoire, cela n'a pas grand-chose à voir avec la vie des cent vingt mille êtres humains qui est en jeu, sans parler de tous les animaux en plus. Et c'est d'ailleurs bien ce que Dieu souligne dans sa réponse à Jonas : le manque de mesure dans la réaction du prophète. Cela dit, tout n'est pas à jeter, je l'espère, dans ma comparaison !

Comme un parent patient et aimant, ce que fait Dieu ici avec Jonas, c'est lui proposer un décentrement, c'est l'arracher du monde du « que pour soi ». Cela fait partie d'un apprentissage, un apprentissage que l'enfant doit faire en grandissant, mais que chacun, chacune, nous devons toujours rafraîchir, il faut toujours réapprendre que le monde ne tourne pas toujours autour de soi.

Dieu ne fait pas mourir la plante par cruauté ; il le fait pour tirer Jonas de ses vacances, ou plutôt ici de sa vacance dans le sens négatif du mot, pour le tirer de sa vacuité, du vide que Jonas creuse en lui en ne regardant que lui-même. En enlevant la plante-abri, il le sort de l'ombre, il ouvre son horizon, il lui fait lever les yeux sur Ninive. C'est une façon imagée de lui dire : « Tu vois, là, c'est n'est pas de toi qu'il s'agit. »

Voilà la morale de l'histoire, la morale comme je la comprends aujourd'hui. Il n'y a pas que moi… les autres aussi sont importants. Je ne suis pas le centre du monde, et ce que je vis, souvent, n'est rien en comparaison de ce que d'autres vivent. Cela peut sembler enfantin, mais la capacité à comprendre qu'il ne s'agit pas de moi, que d'autres sont bien plus concernés que moi, est d'une actualité criante dans bien des domaines.

Nous pouvons évidemment penser à la crise écologique, que je mentionnais déjà en introduction – le kikayon desséché et le soleil tapant qui fait souffrir Jonas semblent d'ailleurs nous y inviter. Nous nous plaignons trop souvent des efforts qu'il nous faut fournir, sans penser que nous ne sommes pas celles et ceux qui souffrons le plus des conséquences du réchauffement climatique, à savoir la famine, le manque d'eau, la pauvreté, les conflits pour les ressources qui diminuent.

Nous pouvons aussi penser à d'autres situations, telles que les discriminations liées à l'origine, à la culture, ou encore au genre. Peut-être que nous n'y sommes personnellement pas directement confrontés, que nous avons l'impression que les inégalités, c'est de l'histoire ancienne. Mais ici aussi, il s'agit d'arrêter de se regarder soi-même, et de se mettre à l'écoute de toutes celles et ceux qui témoignent de situations différentes, difficiles, et qui demandent notre solidarité.

Mais revenons à notre Jonas, à notre enfant sur la place de jeux, ou, vous l'aurez compris, à nous. Cette leçon de décentrement donnée par Dieu, cela ne veut pas dire que nos problèmes à nous – qui peuvent être bien réels, douloureux –, que ces

problèmes-là ne comptent pas aux yeux de Dieu, au contraire !

Non, ici aussi, comme un parent patient et aimant, Dieu ne se détourne pas de Jonas quand celui-ci lui reproche son mal-être, sa souffrance. Au contraire, il accueille sa colère, il accueille son désarroi, et en réponse, il s'agenouille, il se met à la hauteur de son enfant pour lui donner une explication. J'y vois une expression de la tendresse de Dieu, une tendresse qui est là pour tous ses enfants, sans exception.

C'est pour Jonas la révélation d'un Dieu nouveau : un Dieu qui peut à la fois aimer Jonas *et* les habitants de Ninive ; un Dieu qui peut aimer Israël *et* les nations païennes ; un Dieu qui peut m'aimer moi, *et* qui peut aimer les autres, en même temps ; et finalement, un Dieu qui me demande de m'aimer, moi, et d'aimer les autres.

Oui, Dieu pose un regard aimant et confiant sur tous ses enfants. Cet amour et cette confiance que Dieu place en moi, en toi, en nous, eh bien, c'est comme une petite graine, comme une petite semence, qui peut faire des miracles.

Une petite graine qui peut, contre toute attente, devenir un arbre si grand, que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches :

- c'est une petite graine qui peut se multiplier, au point de changer le cœur de cent vingt mille personnes en une journée ;
- c'est une petite graine qui peut offrir de l'ombre à toutes celles et ceux dont le cœur est irrité, blessé ;
- c'est une petite graine qui place ses racines en nous, pour grandir et préparer un vrai Royaume.

Oui, là où il n'y avait qu'une petite graine, il y aura une oasis de paix pour tous les enfants de Dieu.

Amen.